



SHAGE

Ils étaient de Combs la Ville ...



Les oubliés de l'Armée des Ombres de Combs-la-Ville.

Enquêtant sur l'histoire de Combs-la-Ville durant la première moitié du XX^{ème} siècle, j'ai été étonné du peu d'informations sur la période tragique s'étendant de 1939 à Mai 1945.

Rien sur le départ des soldats vers la Guerre, rien sur l'occupation allemande.
Seuls quelques soldats allemands non combattants auraient vécu au Moulin du Breuil.
Quant à la Résistance, elle n'aurait pas existé à Combs-la-Ville.

Revoyons un peu notre histoire.

Le 3 septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne. La guerre se termine dans notre région après l'entrée des Allemands à Paris. Les allemands s'installent à Combs-la-Ville et réquisitionnent un certain nombre de bâtiments.

La kommandantur allemande de la région était installée dans une maison située « place Hottinguer ».

Contrairement à ce qui est souvent dit, un fort contingent de militaires allemands était présent durant toute la guerre dans notre commune. Une mitrailleuse lourde est installée au sommet du château d'eau de Combs-la-Ville, rue des Écoles. Une batterie de DCA fut également installée du côté du moulin de Vaux-la-Reine.

Pourquoi un tel déploiement de troupes dans notre ville ?

Les allemands ont occupé l'aérodrome de Villaroche, où ils installent plusieurs escadrilles de bombardement. Dès 1941, de puissantes installations de DCA sont installées alentour, entre autres dans le parc du château d'Évry-les Châteaux.

Les allemands décident de cacher, dans le parc du château, des munitions (essentiellement des mines marines aérotransportables) et des ateliers de réparation des moteurs d'avions.

A la mi- octobre 1941, suite à un incendie à Evry, initié par la résistance, trois otages sont emmenés. Il s'agit d'éléments d'un réseau de résistance comprenant des membres d'une famille d'Evry. Il faut leur rendre hommage.

En Juillet 1942, une compagnie d'artillerie allemande vient renforcer les éléments déjà présents. Le château et son parc deviennent une véritable caserne, inaccessible d'accès et bien gardé.

Dans la nuit du 22 Août 1944, les allemands font sauter le château d'Évry-les-Château, bourré d'explosifs. D'anciens Combs-la-Villais s'en souviennent encore.

Des Combs-la-Villaises vont devoir subir la vindicte populaire pour avoir eu des relations avec l'occupant.

Certains de nos concitoyens eurent des comptes à rendre pour des trafics de « marché noir » et des dénonciateurs, retrouvés, seront également arrêtés, dès fin août 1944.

Dès 1940, plusieurs habitants de notre commune refusèrent la défaite et participèrent à la Résistance.

Voici l'histoire de quelques-uns.

GUSTAVE PITIOT

Jean-Claude Tristan adhérent n°439.

Nous connaissons tous la rue Gustave Pitiot, proche de la gare. En dessous de la plaque, une inscription mentionne « fusillé le 11 août 1942 ».

Mais qui était Gustave Pitiot ?

Plutôt que d'écrire un article sur lui, je vous laisse découvrir la lettre de Madame Simonne Gasnes, de son nom de jeune fille Simonne Pitiot. En effet, elle était l'une des trois sœurs de Gustave. Voici.

Monsieur,

Je m'excuse d'avoir tardé de répondre à votre lettre me demandant de vous parler d'un épisode de notre vie qui reste très douloureux. Aussi je vais vous donner les renseignements que vous me demandez sur les circonstances du décès de mon frère Gustave PITIOT. Tout d'abord, je comprends que vous n'avez pas trouvé beaucoup de renseignements, à la Mairie, à ce sujet.

Il était né à Paris, dans le XIV^{ème} arrondissement (le 21 Avril 1920). Seul son mariage avec Renée Legros avait été enregistré à la Mairie de Combs-la-Ville (16 Novembre 1940). Notre famille a toujours habité le pays et c'est le hasard de la vie qui nous a éloignés, mon frère et mes deux sœurs.



Nous voyons Gustave sur cette photo de la classe de Monsieur Letellier en 1928

Cette photo a été prise lors du bal masqué à l'occasion du Mardi Gras de 1926. Gustave est déguisé en pierrot. Derrière lui, Lucienne la plus jeune de ses sœurs et Simonne Gasnes.

Après mon mariage en 1931, il est resté avec mon père. Il avait réussi ses études et nous souhaitions qu'il ait un emploi stable non à la merci du lendemain. Il était entré à la Recette-Perception de Brunoy comme commis du Trésor. Avec les événements de 1936, il avait adhéré aux Jeunesses Communistes, et devenu par la suite un membre actif. C'est à partir de là, qu'il a connu Monsieur Legros, membre du Parti, dont la fille, Renée, est devenu sa femme. C'était un garçon intelligent et, je pense, très estimé de ceux qui le connaissaient.





Cette photo a été prise en 1938, dans la cour du pavillon, 10, rue des Écoles, à Combs-la-Ville.

Nous voyons Gustave Pitiot, fier de sa voiture, Simonne Gasnes sa sœur, et Clément Pitiot, son père.

En 1940, à l'arrivée des allemands, il connut le triste exode sur les routes comme beaucoup. A son retour, la perception était fermée, le responsable n'étant pas rentré et il fallait que le bureau soit ouvert pour payer les pensions du mois de Juillet. On lui a demandé de prendre la responsabilité du service avec une collègue. Ils ont fait leur devoir jusqu'à l'arrivée du Percepteur. Il avait vingt ans.

Renée Legros et mon frère se sont mariés le 16 Novembre 1940. Ils habitaient chez les

parents de Renée au 31, Avenue Maréchal Foch.

Après, les événements se sont précipités. Déjà, il eut des ennuis avec les allemands, pour « Distributions de tracts subversifs d'origine communiste ».

Il est arrêté, suite à une dénonciation, le 20 septembre 1941 pour ce motif, et condamné par le Préfet de Seine-et-Marne à être envoyé au Centre de séjour surveillé de Rouillé (Vienne).

Il est libéré sur l'intervention personnelle du maire de l'époque (1934-1944), Monsieur André Quentin, pharmacien. Ce jour-là aussi, la police française a perquisitionné chez mon père. Heureusement, ils n'ont rien trouvé, les stencils des tracts étaient dissimulés sous la toile cirée du buffet de cuisine.

Pour éviter de nouveaux ennuis pour leurs proches, Renée et Gustave décident de louer un logement aux Lilas, près de Paris. Gustave Pitiot est tout entier engagé dans la résistance, sous le pseudonyme de Le Breton. Renée le seconde. On la connaît alors sous le nom de Cunégonde



Gustave entre alors dans la clandestinité.

En représailles, le père de Renée Legros, est arrêté au début de 1942 par la police française qui, faute de trouver Gustave Pitiot, prenait un otage dans la famille. Interné à Compiègne, il a été libéré en août 1942, après l'exécution de son gendre. Mais d'autres camarades sont restés et ne sont pas tous revenus

Ils ont continué de militer jusqu'au jour où nous avons vu arriver mon frère chez nous à Paris. Il était obligé de se cacher. Par la suite, il avait trouvé un vieux logement Rue Saint-Antoine. Ensuite, nous lui avons obtenu un studio dans notre immeuble. Avec sa femme il y resté jusqu'à ce qu'on les avertisse qu'ils étaient suivis et filés. A l'origine, c'était sa femme qui était surveillée ; elle avait trouvé un emploi à la Mairie de Paris, au service des cartes d'alimentation. Le matin, en se rendant à son travail, elle rencontrait un permanent du Parti Communiste qui devait être suivi. Elle lui donnait des consignes que mon frère recevait de plus haut, lui-même étant devenu permanent, ayant demandé un congé sans solde à l'Administration.

Sa femme s'était cachée dans la région de Moret-sur-Loing, et lui, ne pouvant quitter Paris malgré les pressions de mon mari et de moi-même pour passer en « zone libre » par un autre réseau du Parti.

Avant de partir pour Moret-sur-Loing, Renée avait voulu revoir une amie mariée avec un jeune télégraphiste (très suspects, à l'époque à cause de leur facilité de déplacements). Quelques jours après, le 20 Juin 1942, cette amie a reçu la visite des policiers à 6h00 du matin. Ils ont perquisitionné et n'ont rien trouvé. C'est en refermant la chambre, qu'un des policiers aperçut le sac à main de la dame caché sur le haut de l'armoire ; il revient sur ses pas pour vérifier le contenu du sac et trouve ainsi l'adresse de ma belle-sœur à Moret-sur-Loing. Quelques heures après elle fut arrêtée chez ses amis de Moret et emmenée à la prison de la Santé. Quant à mon frère, après quelques jours de « liberté, il fut arrêté dans une cache boulevard Sébastopol, le 18 juin 1942. Après ils se sont retrouvés tous deux au Grand Dépôt du Palais de Justice à Paris.



Nous allions toutes les semaines leur porter de quoi manger et c'est de là que mon frère nous a envoyé une lettre portée par un gardien (il y en eut d'admirables). Il nous demandait dans cette lettre de nous rendre boulevard Sébastopol et que nous trouverions dans la cheminée de sa chambre un jambon, qu'il n'avait pas eu le temps de le déguster, et de le manger sans regret. Quand nous sommes arrivés nous avons trouvé une mansarde, il n'y avait qu'un lit-cage, une table et deux chaises. Tout avait été fouillé et retourné, et même la serrure de la porte avait été enlevée. Cela exécuté par la police de l'époque. Nous n'étions pas très rassurés. Pendant que nous sommes restés, une vieille à l'allure douteuse faisait les cent pas dans le couloir. Nous avons bouché l'emplacement de la serrure et avons cherché le « jambon » à l'intérieur du conduit de fumée de la vieille cheminée. Mon mari a trouvé un paquet ficelé ainsi qu'un cahier. Nous sommes rentrés chez nous en prenant le chemin des écoliers, par mesure de prudence, emportant également quelques vêtements qui restaient dans la chambre. Arrivés à la maison, nous n'avons pas été longs à nous rendre compte de l'intérêt de ces papiers s'ils étaient entre les mains de la police. Nous avons fait savoir à mon frère que nous avons réussi. J'ai en ma possession une lettre du 8 Juillet 1942 dans laquelle il nous remercie d'avoir réussi ce qui le rassurait sur la suite du procès ainsi que celui de sa femme. En nous donnant des nouvelles de leur détention, il nous dit que Renée était admirable et qu'à toutes questions sa réponse avait été « je n'ai rien à répondre ». Il avait espoir que tout allait s'arranger, que le dossier de police était maigre en tant que preuves et que lui et sa femme attendaient avec sérénité leur jugement, mais que ce serait long car ils étaient très nombreux à être arrêtés dans la filière (cinquante d'après sa lettre).

Malheureusement le gouvernement de Vichy en avait décidé autrement. Le commandant allemand du « Gross Paris » (abattu par la suite) ayant demandé au gouvernement de livrer ses otages¹, Pierre Pucheu, ministre de l'Intérieur, a établi lui-même la liste remise aux allemands. Le 10 août 1942, les femmes ont été emmenées au Fort de Romainville le matin, les hommes y sont arrivés le soir. Le lendemain à 6 heures du matin ceux-ci ont été rassemblés dans la cour, les femmes étaient aux fenêtres de leurs cellules. Ils se sont dit au revoir. Les hommes sont partis pour le Mont-Valérien en chantant la Marseillaise. Nous avons su par la suite qu'il avait été exécuté à 8h18 le matin du 11 août 1942, ainsi que quatre-vingts de ses camarades. Ce jour là, la dernière exécution eut lieu vers 11h00. (Une terrifiante « comptabilité » tenue par la Gestapo).

Sa femme et les autres de son groupe sont parties pour Auschwitz dans le convoi de janvier ou février 1943 (en réalité le 24 janvier 1943) avec Danielle Casanova, Marie-Claude Vaillant-Couturier et Madame Fleury, la femme de notre conseiller municipal de Paris (XX^{ème} arrondissement).

Après trois ans de captivité, elle est rentrée en France le 25 Avril 1945¹. Le dimanche avant son retour à Combs-la-Ville, la municipalité, tout le pays et les environs avaient accompagné l'urne contenant les cendres de mon frère, car il avait été incinéré au Père Lachaise, incinération qui avait duré trois jours pour quatre-vingts fusillés, presque tous communistes.³



Ce jour là, une foule nombreuse de Combs-la-Ville et des environs l'ont accompagné au cimetière. La municipalité avait organisé une émouvante cérémonie. Un détachement militaire avec musique était venu de Melun, ainsi que toutes les associations avec leur drapeau étaient présentes. C'est ce jour que furent inaugurées la plaque et la rue qui porte son nom. Ce n'est pas à l'endroit où il avait vécu ; elle avait été choisie parce qu'il l'empruntait tous les jours pour se rendre à son travail. Mon père et toute ma famille ont été très touchés de voir combien il était aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu.

Les cendres de Gustave Pitiot ont été déposées dans le caveau familial, auprès de sa Mère et de son Père au Cimetière de Combs-la-Ville.

Simonne GASNES

Notes:

¹ Les otages furent arrêtés par la Police française, suite à l'attentat du 8 août 1942 perpétré au restaurant Bedford à Paris, alors occupé par les militaires allemands. Lors de cet attentat organisé par les résistants du « détachement Valmy », un officier allemand fut tué et plusieurs blessés.

² En réalité le 30 avril 1945. Elle a été libérée du camp Mauthausen le 22 avril 1945, et est arrivée à Combs-la-Ville le 30 Avril 1945.

³Après l'incinération, les cendres de Gustave Pitiot furent transférées au cimetière de Thiais. Contrairement aux ordres reçus, un gardien du cimetière avait noté l'emplacement où les urnes avaient été déposées. En Octobre 1944, elles purent facilement être identifiées.

Note sur le Mont-Valérien

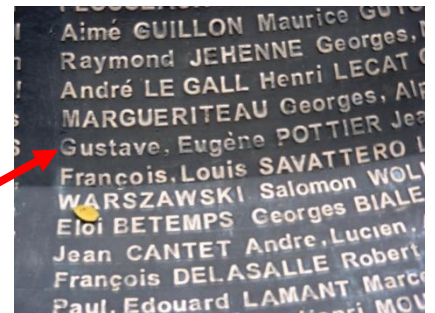
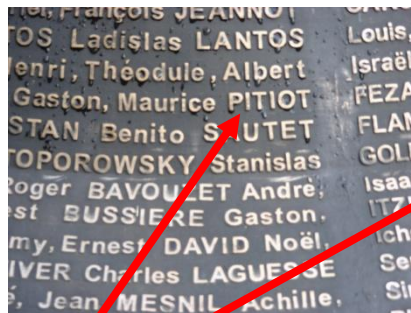
Le fort du Mont-Valérien est situé à Suresnes, d'où il domine le Bois de Boulogne. C'est là que les allemands fusillèrent, pendant l'occupation de 1940 à 1944, plus de mille résistants et otages



Amenés de l'extérieur en camion pour leur exécution, ils étaient enfermés dans une chapelle désaffectée, puis conduits dans une clairière située à une centaine de mètres en contrebas. Leurs corps ont été ensuite dispersés dans les cimetières de la région parisienne, après avoir été incinérés pour la plupart au crématorium du Père Lachaise à Paris.



C'est le 20 septembre 2003 qu'une cloche, œuvre de Pascal Convert, portant le nom des mille-atorze fusillés du Mont-Valérien identifiés, a été inaugurée en face de la chapelle. On peut y lire le nom de Pitiot.



Sources :

- Lettres de Madame GASNE, sœur de Gustave Pitiot.
- Documents de la « Maison du Combattant et du citoyen » de Combs-la-Ville.
- Archives communales (Mlle Corinne LANGUILLE).
- Documents personnels.

RENÉE LEGROS (dite Bichette)

Jean-Claude Tristan adhérent n°439.

*Je l'ai su, mais je ne l'ai pas cru.
Et parce que je ne l'ai pas cru, je ne l'ai pas su*
Raymond ARON

Nous avons vu dans l'article sur Gustave Pitiot qu'il s'était marié avec Renée LEGROS en Novembre 1941.

Qui était cette demoiselle dont les Combs-la-Villais ont perdu le souvenir ?
A travers, la lettre de Mme Gasnes, nous avons découvert son existence.

Son histoire terrible mérite d'être racontée.

Renée est née le 19 Novembre 1921 à Paris dans le XIII^{ème} arrondissement.
Elle est la fille de René Pierre Legros et de Jeanne Martinon.
Elle va à l'école communale de la rue Fagon jusqu'à l'âge de quatorze ans.
Son père René était mouleur chez Electrolux, sa mère Jeanne couturière. Elle était fille unique.

En 1935, les Legros décident de s'installer à Combs-la-Ville, où ils ont fait construire un pavillon grâce à la loi Loucheur. Renée apprend le métier de couturière et va travailler à Paris, petite main puis seconde main chez divers grands couturiers, Maggy Rouff entre autres. Déjà comme beaucoup de Combs-la-Villais d'aujourd'hui, elle prend le train matin et soir.



Le 16 novembre 1941, elle épouse Gustave Pitiot, à peine plus âgé qu'elle, employé à la perception de Brunoy, une commune limitrophe. C'est un jeune communiste, un militant.
Dans un premier temps, ils vont habiter chez les parents de Renée, au 31, avenue du Maréchal Foch.

Pour éviter la police française, et les risques de dénonciation, ils décident de louer un logement aux Lilas, près de Paris.

Gustave Pitiot est tout entier engagé dans la résistance, sous le pseudonyme de Le Breton. Renée le seconde. On la connaît alors sous le nom de Cunégonde.

A Paris, Gustave Pitiot se sent surveillé par la police. D'un commun accord, Ils décident de se séparer pour la dépister, après avoir vécu ensemble moins de sept mois.

Renée se réfugie à Moret-sur-Loing, chez des amis qui lui trouvent un abri. C'est là que les brigades spéciales l'arrêtent, le 20 juin 1942, deux jours après avoir arrêté Pitiot. Elle rejoint au dépôt de la prison du Palais de Justice les jeunes F.T.P. arrêtés le 18 juin: Madeleine Doiret, Lulu Thévenin et sa sœur Carmen, Mounette, Jackie Quatremaire.

Là sont internés plusieurs otages, dont son mari.

Dès son arrivée, Renée est soumise à de nombreux interrogatoires. Elle n'a jamais évoqué de brutalités de la part de ses geôliers.

Dans une lettre de Gustave adressée à sa Sœur, il dit que Renée était admirable et qu'à toutes questions, sa réponse avait été : « je n'ai rien à répondre ».



Photos anthropométriques de Renée Legros, réalisées à son arrivée à la prison de la Santé.

Fin Juillet, les hommes et les femmes sont transférés au Fort de Romainville. **Romainville est l'antichambre des camps nazis.**

Dès leur arrivée, les prisonniers doivent se soumettre à l'enregistrement de leur identité et à la photographie anthropométrique.

Ci-contre, la photo d'identité de Renée Legros.

La grimace a été volontaire en accord avec ses camarades codétenues qui ont la même attitude.



Le samedi 11 Août 1942, à 5h30 du matin dans le parloir de la prison, elle rencontrera pour la dernière fois son mari. Ils ont compris tous les deux ce qui allait arriver.

Les hommes au nombre de quatre-vingt-un seront transférés au fort du Mont Valérien où ils seront fusillés. Gustave Pitiot sera fusillé à 6h18 !!



Durant son séjour au Fort de Romainville, Renée passera son temps à broder, entre autres ce porte-serviettes de table, et des mouchoirs. Elle les fera parvenir à Mme Simonne Gasnes.

Le 22 Janvier 1943, les prisonnières sont transférées au camp de « transit et d'internement nazi » de Royallieu (*Frontstalag 122*), situé au sud de Compiègne.

Le dimanche 24 Janvier 1943, deux-cent-trente femmes sont entassées dans quatre wagons à bestiaux. Direction : l'Allemagne, puis la Pologne.

Presque toutes avaient été arrêtées par les policiers français de la « Brigade spéciale des renseignements généraux », dirigée par le commissaire Georges Veber, puis livrées à la Gestapo.



Le mercredi 27 Janvier 1943, elles débarquent à Auschwitz (Pologne), puis doivent parcourir deux kilomètres à pied, avec leur valise, dans un froid extrême, à leur lieu de destination : le camp d'extermination de Birkenau.

Note : Ce que beaucoup nomment Auschwitz est en fait le camp de Birkenau, qui comprend le centre d'extermination, ainsi qu'un gigantesque camp de travail forcé.

Ce camp fut construit, dès Octobre 1941, sur ordre de Himmler en tant que camp d'extermination. Il est aussi connu sous le nom d'Auschwitz II.

Entrée de Birkenau, vue depuis l'intérieur du camp, construit au printemps 1944.

En signe de bienvenue, à l'entrée du camp, un écriteau où était écrit « Vernichtungslager », que l'on peut traduire par camp d'anéantissement.



A leur arrivée dans l'immensité blanche et glacée de Birkenau, à la vue des barbelés et des miradors, ces femmes ont chanté la Marseillaise, symbole de liberté, de lutte et d'espérance.

Certaines de ses amies ont des noms connus : Danielle CASANOVA, Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER ¹, Marie POLITZER, Charlotte DELBO, Hélène SOLOMON, cette "équipe de France" dont parlera Aragon dans le poème « *Le Musée Grévin* », dans l'été 1943.

A noter qu'il s'agit du seul convoi de résistantes non juives venues de France, à destination d'Auschwitz-Birkenau.



M-C Vaillant-Couturier
Députée

Dés leur arrivée, on leur attribue un numéro matricule commençant par 31000.
Ce numéro est tatoué pour la vie sur leur bras gauche. Ce convoi de femmes sera désormais connu sous le nom de « 31000 »



Pour les nazis, elles étaient destinées à disparaître sans laisser de trace dans "la nuit et le brouillard" (Nacht und Nebel) dans le cadre de l'ordonnance de Décembre 1941 signée du Maréchal Keitel, chef du commandement suprême de la Wehrmacht et envoyé à Auschwitz-Birkenau.

Renée Legros sera connue désormais par l'administration nazie sous le numéro matricule 31629. Le triangle rouge à côté du matricule signifie « prisonnière politique »



Note : Le 3 février 1943, les autorités allemandes du camp feront photographier toutes les détenues. A la libération du camp, en 1945, les polonais ont retrouvé les plaques photographiques de l'anthropométrie enterrées dans une fosse. Ces plaques photographiques ont été déposées au musée d'Auschwitz.

Nous avons tous en mémoire ces photos de prisonniers entassés dans des baraquements sans eau, sans chauffage. L'hygiène y est déplorable, et très vite les maladies du camp vont se répandre dans le groupe des « 31000 ». La dysenterie et le typhus vont faire de terribles ravages. La température était descendue à -13°.

Les conditions de vie sont épouvantables. Une soupe à peine chaude, peu d'eau à boire. Les conditions sanitaires sont inexistantes.



Deux fois par jour l'appel, matin et soir, appel qui pouvait durer quatre heures debout dans le froid, au milieu du camp.

Les nazis avaient décidé d'assainir les marais d'alentour en utilisant la main-d'œuvre féminine. Ils étaient situés à trois kilomètres du camp. Pelles et brouettes étaient les seuls outils de travail.

Le travail dans les marais, les appels auxquels s'ajoutaient les maladies eurent tôt fait de décimer le groupe.

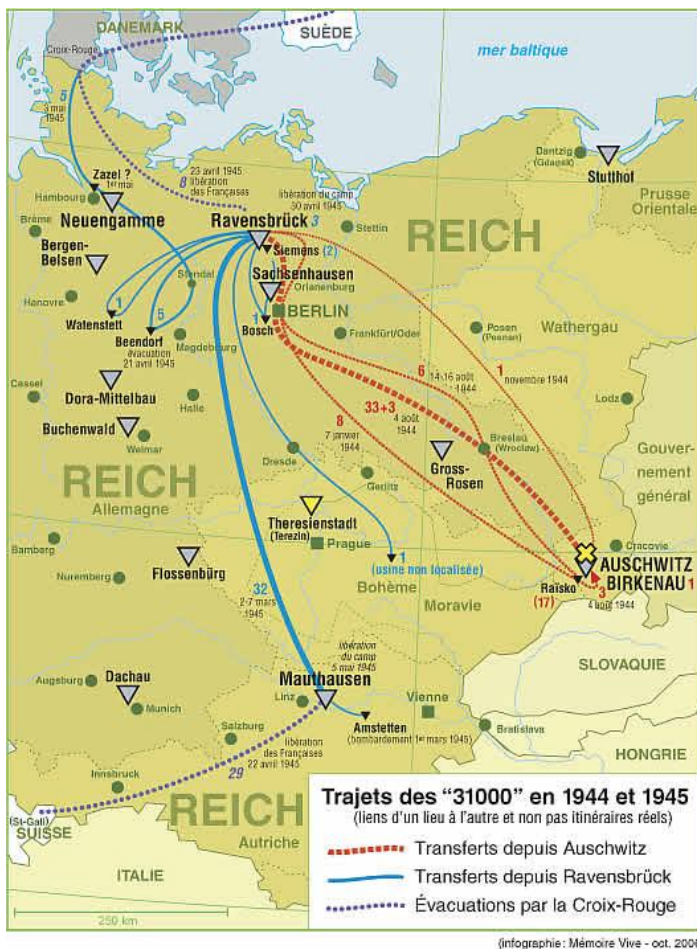
Le 10 avril 1943, soixante-treize jours après leur arrivée, elles n'étaient plus que soixante-dix sur deux-cent-trente femmes.

Le 3 Août 1943, elles n'étaient plus que cinquante-sept !!

C'est à cette date que se produit un événement tout à fait inattendu : les cinquante-sept françaises sont transférées dans le block de quarantaine.

Ce n'est pas le paradis, mais les conditions d'hygiène et d'alimentation sont considérablement améliorées. Et elles ne sont plus envoyées au travail.

La quarantaine, c'est le salut. Plus d'appel, plus de travail, plus de marche, un quart de litre de lait par jour, la possibilité de se laver, d'écrire une fois par mois, de recevoir des colis et des lettres. Cela va les sauver d'une mort certaine



Face à l'avancée des troupes soviétiques, et afin de faire disparaître le plus possible les traces de leur forfait, les nazis décident le 4 août 1944, de transférer les plus valides, hommes et femmes, vers le camp de Ravensbrück, au nord de Berlin.

Puis prises en tenaille entre les Soviétiques et les Américains, les françaises non juives sont transférées le 2 mars 1945 au camp de Mauthausen, situé en Autriche. Elles y arrivent le 5 mars 1945.

Chaque voyage représente plus de cinq-cents kilomètres, effectués en camion sans bâche et à pied.

Encore une bizarrerie de l'administration nazie : le dimanche 22 Avril 1945, alors que la guerre n'est toujours pas terminée, les prisonnières françaises sont libérées et remises à la Croix-Rouge internationale, sous le contrôle de diplomates suédois.

Renée Legros quitte le village de Mauthausen en camion de la Croix-Rouge le mercredi 25 Avril 1945 pour la Suisse, puis arrive le 30 Avril 1945 à Combs-la-Ville.

En arrivant à Combs-la-Ville, elle découvre que les cendres de son mari, Gustave Pitiot, ont été déposées dans le caveau familial le Dimanche 22 Avril, jour de sa libération du camp de Mauthausen

Très affaiblie, elle doit partir en convalescence en Alsace. Pendant son séjour elle rencontre un sous-officier, Eugène Lucien Butterlin (1911-1977) avec qui elle s'est mariée le 6 octobre 1945 à Combs-la-Ville.

Le nouveau ménage s'est installé à Combs-la-Ville, à côté des parents Legros, dans un pavillon construit à crédit. Trois filles sont nées, en 1946, en 1949, en 1952.

Renée Legros est décédée le 21 avril 1961 à Clichy-la-Garenne, des suites d'une crise rénale. Elle n'avait pas quarante ans. Elle avait mal mesuré ses forces. Obligée de compter au plus juste pour payer le pavillon, pour élever les enfants, elle n'a pu se soigner et se reposer comme elle aurait dû.

La carte de déportée résistante, qui lui aurait donné droit à une pension plus forte, ne lui a été délivrée qu'après sa mort.



Elle est enterrée au Cimetière de Combs-la-Ville. (Renée Butterlin 1-C11-1271)

Le père de Renée, Legros, avait été arrêté au début de 1942 par la police française qui, faute de trouver Gustave Pitiot, prenait un otage dans la famille. Interné à Compiègne, il a été libéré en août 1942, après l'exécution de son gendre.

Des deux-cent-trente françaises partis de Compiègne le 24 Avril 1942, seules quarante-neuf sont revenues des camps de la mort, après vingt-sept mois de déportation.



Le travail rend libre.

¹ A son retour de captivité, Marie-Claude VAILLANT-COUTURIER s'engage en politique. Elle sera élue de nombreuses fois députée entre 1946 et 1973.

Sources :

- Lettres de Madame GASNE, sœur de Gustave Pitiot.
- Documents de la Maison du Combattant et du Citoyen de Combs-la-Ville.
- « Le convoi du 24 Janvier », livre écrit par Madame Charlotte DELBO, matricule n° 31 661.
- Le site Internet : <http://www.memoire-vive.net>
- Documents personnels.

Le Musée Grévin

Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment mon amour jamais trop
Ma France mon ancienne et nouvelle querelle
Sol semé de héros ciel plein de passereaux

Je vous salue ma France où les vents se calmèrent
Ma France de toujours que la géographie
Ouvre comme une paume aux souffles de la mer
Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie

Je vous salue ma France où l'oiseau de passage
De Lille à Roncevaux de Brest au Mont-Cenis
Pour la première fois a fait l'apprentissage
De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid

Patrie également à la colombe où l'aigle
De l'audace et du chant doublement habitée
Je vous salue ma France où les blés et les seigles
Mûrissent au soleil de la diversité

Je vous salue ma France où le peuple est habile
A ces travaux qui font les jours émerveillés
Et que l'on vient saluer de loin dans sa ville
Paris mon cœur trois ans vainement fusillé

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus
Liberté dont frémit le silence des harpes
Ma France d'au-delà le déluge salut

Louis Aragon

Publié sous le pseudonyme François-la-colère (1943).



Trafford Curry, parachutiste américain, atterrit à Combs-la-Ville.

Jean-Claude TRISTAN, adhérent n° 439

Que s'est-il passé le 3 septembre 1943 à Combs-la-Ville vers 10h00 ?

Rien ou presque. Une alerte qui fait rentrer chacun chez soi pour se mettre à l'abri. Mais rien qui n'inquiète les habitants, aucun bombardement n'a eu lieu sur la ville depuis 1940. Pourtant cette fois-ci, un événement va perturber la vie habituelle de quelques-uns.

Posons le décor.

Le 3 septembre 1943, l'aviation américaine (USAAF : United States Army Air Forces) lance, à partir de l'Angleterre, une mission de bombardements sur les usines travaillant pour les allemands, et sur les aérodromes utilisés par la Luftwaffe dans la zone nord de la France.

Le 100th BG (Bomber Group) est chargé de bombarder l'usine Renault à Billancourt.

Cette formation est composée de quatorze Bombardiers B17 (surnommés Forteresses Volantes). Quatre appareils seront perdus lors de cette mission.

La cible étant cachée par les nuages, la formation est dirigée vers un autre objectif : un important aérodrome installé par les allemands à proximité de la commune de Beaumont-le-Roger, située dans le département de l'Eure.

La formation de B17, se dirige donc vers la Normandie, en survolant la Seine-et-Marne.

Pris à parti par la Flack et par la chasse allemande, plusieurs appareils sont touchés et s'écrasent dans la campagne.



L'un d'entre eux, le 42-30089 « Sunny » EP-K du 351th BS, est atteint de plein fouet par la Flak. Bien que son moteur n° 2 et la soute soient en feu, le « Sunny » réussit à se maintenir en vol pendant quelque temps, avant d'aller s'écraser dans la vallée du Réveillon vers le bois d'Auteuil à Villecresnes (94).

L'équipage comprenait dix membres. Cinq seront tués.

Les cinq autres ont sauté en parachute. Quatre atterriront près de Villecresnes et seront faits prisonniers.

Le cinquième parachutiste, Curry Trafford, va atterrir à Combs-la-Ville.

D'où venait cet équipage ?

En 1943, l'équipage n°26 avait été formé à Wendover Field, Utah. Leur avion était le « Little Mike » n° 42-3234 ".

Composition de l'équipage, commandé par Richard C. King, en 1943.

Debout: Heber Hogge, Jr., Donald E. Wise, **Trafford L. Curry**, Sutton Barney, Rudolph H. Harms

À genoux: Ernest Anderson, Edward H. Hovde, Richard C. King, Owen "Cowboy" Roane.

Arrivé en Angleterre, le 351^{ème} escadron du 100^{ème} groupe de bombardement est basé à Thorpe Abbotts.



Photos d'archives du 100ème BG

Nous sommes le 3 septembre 1943. L'objectif principal était les usines Renault à Billancourt, la cible secondaire était l'aérodrome de Beaumont.

Le 9 août 1943, lors d'une mission de bombardements près de Paris, le « Little Mike » fut très sérieusement endommagé.

Notre équipage fut donc transféré sur un avion de remplacement, « le Sunny ».

Voici la composition de l'équipage du Sunny selon le document 201 G-E-22 du Headquarters Eight air force :

1ST LT RICHARD C. KING	Pilote	Tué au combat
F/O GEORGE D. BRYKALSKI	Co-pilote	Tué au combat
2ND LT ERNEST ANDERSON	Navigateur	Prisonnier de guerre
2ND LT EDWARD H. HOVDE E	Bombardier	Prisonnier de guerre
L. T / SGT Trafford L. CURRY	Mitrailleur dorsal	Évadé
S/Sgt Harms Rudolph	Mitrailleur ventral	Tué au combat
T/Sgt McKnight Robert	Radio et mitrailleur	Tué au combat
S/SGT HEBER HOGGE, JR.	Mitrailleur de queue	Prisonnier de guerre
S/SGT DONALD E. WISE	Mitrailleur côté droit	Tué au combat
S/Sgt Sides James Marshall	Mitrailleur côté gauche	Prisonnier de guerre

Comment les membres rescapés du B17-Sunny ont vécu les derniers instants à bord ?

Note du journal personnel de Jim Sides :

« L'altitude de bombardement était de 23.000 pieds (7000 mètres). Une fois sur l'objectif (Billancourt), nous avons été touchés par un tir direct de canon de 88 mm sur deux de nos moteurs qui ont pris feu. Sous le choc, nous sommes sortis de la formation. Le pilote, le lieutenant King, a tenté de revenir dans la formation. C'est alors que nous avons alors reçu des obus de la défense anti-aérienne dans notre soute à bombes et dans le compartiment de la radio, chaque coup provoquant un incendie. Les avions de chasse nous avaient également pris à parti. Toutes les communications ont été coupées ».

Déclaration de Trafford Curry enregistrée à Thorpe Abbots (Norfolk Angleterre) en Janvier 1944:



« A ce moment, j'étais dans la tourelle dorsale quand nous avons été touchés par la « flak », au-dessus de la région parisienne. Notre avion a quitté la formation dans une forte plongée pour se stabiliser plusieurs milliers de pieds au-dessous. Je quitte ma tourelle pour voir ce qui s'est passé. Immédiatement, je remarque que l'avion était en feu, tant dans la soute des bombes que dans le compartiment du radio-navigateur.

L'avion était très gravement endommagé et les incendies trop avancés pour être éteints. J'ai enfilé mon parachute et quand l'ordre a été donné d'abandonner l'avion, j'ai essayé d'aller vers la trappe du navigateur, mais j'ai changé d'avis quand j'ai vu le feu et la fumée dans cette partie de l'avion. Je suis ensuite allé à la soute à bombes, et j'ai sauté à travers les flammes qui pratiquement couvraient cette partie de l'avion. Juste avant de sauter, j'ai

regardé en arrière et ai vu le lieutenant King et son co-pilote ajuster leur parachute. Après l'ouverture de mon parachute, j'ai vu plusieurs autres parachutes sortir de l'avion, mais je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus.

L'avion a disparu et j'ai appris plus tard qu'il s'est écrasé dans la vallée du Réveillon vers le bois d'Auteuil à Villecresnes (94). La Forteresse sera coupée en deux par l'explosion d'une bombe restée en soute, tuant et blessant plusieurs soldats allemands accourus sur les lieux.

J'ai ouvert mon parachute vers quatre-mille-cinq-cents pieds et ai atterri au Breuil, lieudit le Grand Val non loin de Combs-la-Ville (77). J'ai été recueilli et caché par Monsieur Antonio Bouvet du réseau « Vengeance ».

✓ Jusque là nous avons des informations de l'US Air Force, rapportées par les témoins directs.

La suite de ce récit est construite à partir d'informations parcellaires de plusieurs sources orales. Je n'ai malheureusement pas pu rencontrer les personnes ayant vécu cet événement. Néanmoins, la ligne principale de mon récit est sûre, seuls des détails peuvent prêter à discussion.

Revenons sur terre, à Combs-la-Ville.

Nous sommes le Vendredi 3 septembre 1943. Il est 10h00. Le temps est légèrement couvert.

Les sirènes d'alerte ont lancé leur sinistre mugissement. Le bruit des avions se fait entendre, couvert par les explosions des obus de DCA.

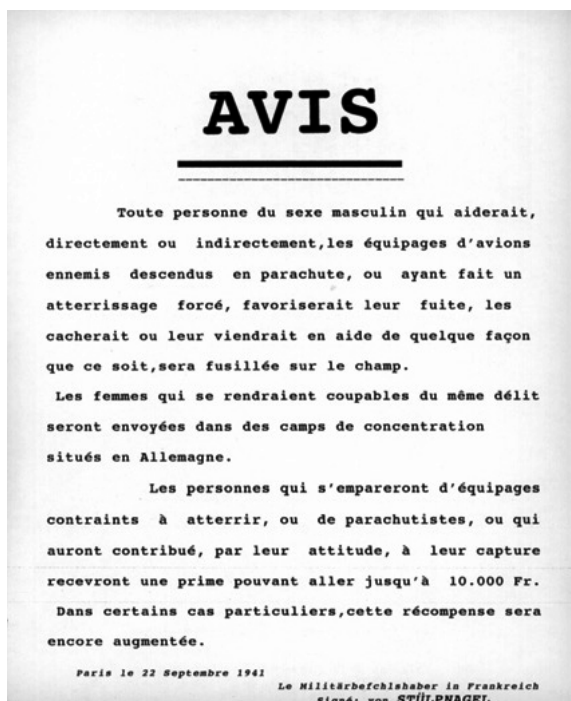
Des avions sont touchés. L'un d'eux, en feu, survole Combs-la-Ville pour aller s'écraser à Villecresnes. Un parachute descend lentement vers le Moulin du Breuil, de l'autre côté de la rivière. Il s'agit de **Trafford L. CURRY**

Monsieur Antonio Bouvet, qui était sorti malgré le danger, se précipite vers la rivière, suivi de sa fille. Celle-ci, plus rapide que lui, monte dans une barque, traverse la rivière, ramène le parachutiste. Malgré les dangers pour lui et sa famille, Monsieur Bouvet le cache chez lui.



© Famille Bouvet/Iban

Qui était Mr Bouvet ? Il était artisan peintre à Combs-la-Ville. Son atelier se trouvait au 5, place de l'église. En dehors de son activité d'artisan, il avait une activité plus secrète et infiniment plus dangereuse : il faisait partie du réseau de résistance « **Turma-Vengeance** ».



Fort de plus de trente-mille membres répertoriés, le réseau « Turma-Vengeance » fut un des tout premiers mouvements de Résistance et parmi l'un des plus importants en nombre. Apolitique et implanté en zone occupée, ce réseau vit le jour dès 1940.

Les buts étaient le renseignement, l'évasion et l'action de sabotage.

Ainsi, de 1940 à 1944, plusieurs centaines de jeunes aviateurs anglais, canadiens ou américains furent hébergés temporairement chez des particuliers avant de gagner l'Angleterre via l'Espagne.

Faire partie de ce réseau n'était pas sans danger.

En effet, à cette époque, comme l'annonce l'affiche ci-contre, il est strictement interdit par la force occupante de porter une aide quelconque à un parachutiste allié, sous peine de déportation, voire de mort.

Quelques habitants de Combs-la-Ville firent partis de ce réseau. Entre autres Messieurs Antonio BOUVET et Louis Danesi. Mr Danesi était terrassier poseur de voie pour la SNCF.

M. Bouvet, dont le nom de code était « Charles », faisait partie du Réseau Vengeance, comme CFV. Voyons la situation de notre parachutiste. Il ne pouvait rester longtemps à Combs-la-Ville, les allemands, fort présents, le recherchant activement. Et Monsieur Bouvet n'était pas à l'abri d'une dénonciation.

Après des contacts avec la filière d'évasion, un rendez-vous est organisé dans le hall de la gare de Lyon à Paris.

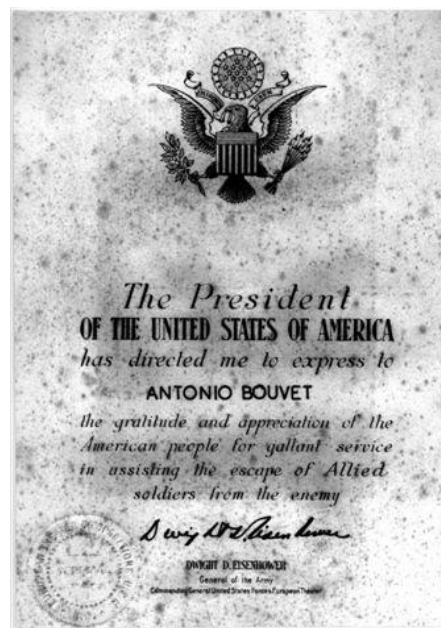
Bien sûr, pas question de prendre le train à Combs-la-Ville, la gare est bien trop surveillée. Déguisé en ouvrier terrassier de la SNCF, Trafford L. CURRY part à bicyclette, accompagné de Messieurs Bouvet et Louis Danesi. Pour donner l'impression d'un déplacement familial, Mademoiselle Bouvet voyage assise sur le cadre de la bicyclette du pilote.

Ils évitent la route nationale en prenant les chemins de campagne pour gagner Villeneuve-Saint-Georges. De là, le parachutiste et Mr Danesi prennent le train jusqu'à la gare de Lyon

Le pilote sortira de France par l'Espagne. Il arrive en Angleterre le 17 janvier 44, il est rapatrié aux USA le 25 du même mois. Monsieur Bouvet recevra le 1^{er} Janvier 1945 confirmation de la fin heureuse de cette péripétie.



Après la guerre, Monsieur Bouvet sera décoré de la croix de guerre pour ce sauvetage.



Il recevra du Général Dwight D. Eisenhower, mandaté par Harry Truman, président des USA, un diplôme de reconnaissance pour service rendu à la nation américaine..

Aujourd'hui, peu de Combs-la-Villais connaissent cet événement.

Note : Peut-être allez-vous découvrir des inexactitudes, ou pouvez-vous nous fournir des informations complémentaires ? Merci de nous les communiquer. Nous nous ferons un plaisir de les faire paraître dans un prochain numéro de « Nouvelles Racines ».

Les Sources :

- Documents de Monsieur ROBIN
- Archives du 351^{ème} escadron du 100^{ème} groupe de bombardement (351st Squadron, 100th BG)
- MACR n° 684 et 685 (Missing aircraft crew report).
- Documents personnels

Pierre THOMAS

Si vous allez au cimetière de Combs-la-Ville, une fois passé le portail, vous découvrirez sur votre droite le « Carré Militaire ». Là sont enterrés des hommes morts pour la France..

Cinq tombes sont occupées par des Combs-la-Villais tombés aux combats lors de la Première Guerre Mondiale.

Un peu à l'écart sur la gauche, une tombe discrète surmontée d'une croix semble comme vouloir se faire oublier.

Sur la croix une inscription : THOMAS Pierre FFI, mort pour la France, 7-12-1943.

Au pied de la croix, une plaque avec cette inscription :

« Ici repose Pierre THOMAS, fusillé par les Allemands, le 17 Décembre 1943 à l'âge de 22 ans. Souvenir de ses amis de Lyon. »



Qui est ce jeune homme dont la vie s'est arrêtée si brusquement ?



Mes recherches auprès des anciens habitants de Combs-la-Ville ne donnent rien. Je fini par découvrir une photo de lui . (1941 ou 1942).

Il semble inconnu dans la commune. Pourtant son corps repose dans notre cimetière.

Aux Archives communales, je découvre l'acte de naissance de Pierre.

Il est né le 11 Juillet 1921 à Combs-la-Ville, de Philippe Thomas, et de Marie Castelli,

Ses parents se sont mariés à Combs-la-Ville le 14 Septembre 1920.

Ils étaient boulangers. C'était aussi sa profession.

En mention marginale de son acte de naissance, il est noté : « Décédé « mort pour la France » le dix septembre 1943 à Bernex (Haute Savoie). Fait à Combs-la-Ville le 27 août 1947.

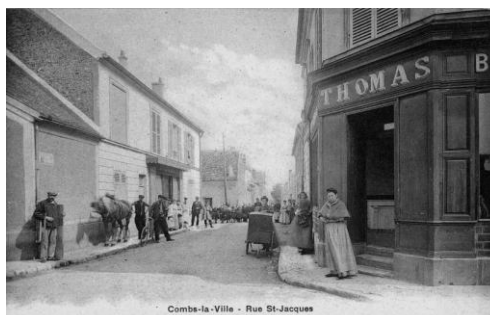
La carte postale ci-contre date des années 1901-1905.

C'est la boulangerie des grands-parents de Pierre.

Cette boulangerie sera reprise par la suite par les parents de Pierre, également boulangers. La femme devant la porte est la grand-mère de Pierre.

Petit clin d'œil de l'histoire: la femme qui pousse la carriole destinée à la livraison du pain à domicile, est madame Lasnes, la mère de Gustave Pitiot. Gustave sera fusillé au Mont Valérien en 1942.

Gustave et Pierre devaient se connaître.



Après plusieurs contacts avec quelques Combs-la-Villais, je peux commencer à connaître son parcours.

En 1940, Il est trop jeune pour être mobilisé pour la guerre. Mais en Juin 1942, il est rattrapé par le STO (Service du Travail obligatoire). Caché dans un premier temps par les fermiers de la Ferme d'Égrenay, il est évacué vers la Zone Libre par le réseau de Résistance Turma-Vengeance, dont Monsieur Antonio Bouvet, artisan-peintre à Combs-la-Ville fit partie.

A partir de là, je perds sa trace. La mairie de Bernex ne me fournit aucun renseignement. Même en m'adressant au Ministère des Anciens Combattants, je n'obtiens rien.

La plaque de ses amis lyonnais déposée sur sa tombe m'intrigue. A tout hasard, j'envoie un mail au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon. Madame Chantal JORRO, responsable du centre me met sur la voie.

Et là, je retrouve sa trace.

En effet, le nom de Pierre Thomas figure dans le « Mémorial de l'oppression », ouvrage publié en 2003 par les archives départementales du Rhône qui détiennent un dossier (cote 3808 W 1403) faisant état de son exécution le 17 décembre 1943 à Bernex (Haute-Savoie) avec d'autres résistants.

L'homicide a été perpétré par des soldats allemands du bataillon « Mechels » et des SS du bataillon « Todt ». Cet épisode est relaté dans un ouvrage de Michel Germain, « Le sang de la barbarie », Montmélian, La Fontaine de Siloé, 1995, p. 100-102, dont voici l'extrait qui nous intéresse

« BERNEX. 17 DÉCEMBRE 1943

Bernex est une petite commune forestière de 450 habitants, adossée au versant ouest de la Dent d'Oche, au fond du vallon de l'Ugine.

Du village, une route empierrée conduit aux hameaux de Bénand et Creusaz, véritable table balcon du Léman. C'est là que sont cantonnés une quarantaine de maquis ET.PE Anciens du camp « Les Allobroges » du Mont Draillant, jeunes de la classe 42 requis S.T.O., ils se sont donné pour nom « Camp du Mont-Blanc ». Ils sont commandés par Jo Charles et installés dans les chalets Peillex et Croza.

Il fait encore nuit lorsqu'une trentaine de camions allemands arrivent à Bernex. Huit-cents soldats allemands, disent les témoins, débarquent des véhicules amenés ici par les miliciens du secteur, bien connus des villageois. Rapidement le village est bouclé. Toutes les issues sont sévèrement gardées, avec ordre de tirer à vue. L'hôtel du Midi est déjà cerné. Les miliciens disent pouvoir y trouver de nombreux maquisards. L'hôtel P.C. des F.T.P. est investi, sans résultats, Trois gars de l'E.M. ont réussi à disparaître dans la nuit. Les propriétaires de l'hôtel, Joseph Buttay et sa femme font preuve de beaucoup de sang-froid. Mme Buttay réussit même à brûler tous les documents pouvant compromettre la Résistance du secteur.

Le car des écoliers est intercepté, et les enfants retenus dans le véhicule. Il faut qu'ils puissent voir comment l'occupant réprime le terrorisme!

Les paysans qui se rendent à la « mène du lait » à la fruitière sont arrêtés, comme toutes les personnes qui pensaient prendre le car, ce vendredi matin. Tout le monde est enfermé dans l'hôtel du Midi. Seule une fillette, ayant réussi à fuir, peut donner l'alerte au hameau de Trossy.

Les Feldgrauen se préparent à l'attaque. Fortement armés, ils installent mitrailleuses et mortiers face au Mont Bénand. Au chalet Peillex, un jeune Suisse de Villeneuve, de garde, avertit Jo du remue-ménage qu'il entend en bas, à Bernex. Le chef de camp donne immédiatement aux deux chalets l'ordre de repli sur les bois de Thollon, sous les Mémises. « Les explosifs et les munitions sont évacués en priorité, sous le couvert du F.M. du camp qui a été mis en batterie, a écrit Jo Charles. Nous sommes au milieu du Mont Bénand, le contraste est saisissant entre le soleil qui étincelle sur les sommets et le brouillard qui couvre Bernex, en dessous de nous... »

Il est 8 h 15 environ, le jour se lève à peine, Des fusées, lancées de différents points, donnent le signal de l'assaut. Les premiers coups de feu éclatent, tuant un cheval. « A grand renfort de cris et de coups, la troupe envahit les maisons, fouillant et interrogeant sans ménagement », se rappelle Félix Rolland, alias Jacques Moulard. Le feu se concentre maintenant sur les hameaux de Bénand et Creusaz, « Tout à coup, une fusée rouge éclate au-dessus de nous, et c'est l'enfer: les mitrailleuses lourdes ennemies crachent la mort, la terre saute pratiquement sous nos pieds. Riri Mouille a un soulier arraché, il est blessé au talon, Gilbert Mouthon tombe à son tour, blessé au bas ventre. Nous ne pouvons l'emmenner et nous le laissons sous la garde du lieutenant Damicourt. Gilbert est mort dans la journée. Bachmann, dit « Rase-mottes », qui était de garde au magasin des réserves à Trossy, a été tué alors qu'il tentait de nous rejoindre. Robert Maître, lui, est mort à son poste de combat sur les hauteurs de Trossy, touché par un éclat de mortier », rappelle Jo Charles. Gilbert Mouthon, venu de Thonon, avait vingt-quatre ans. Robert Maître, 25 ans, était de La Rochelle. André Bachmann, 20 ans, était originaire de Chatenut dans la Moselle. A ces trois jeunes F.T.P. morts au combat, il faut ajouter André Barrier, 20 ans, de Giraumont en Meurthe-et-Moselle.

Les gars continuent sous un feu intense à décrocher à travers les coteaux et parviennent à rejoindre le versant de Thollon, sous la montagne des Mémises. D'autres s'en vont par le hameau de La Beunaz en direction de Saint-Paul. Plus tard, ils se regrouperont et formeront un nouveau camp.

Malheureusement, un petit groupe de maquisards, bloqué au chalet de Creuzaz, doit se rendre. Ils sont descendus au chef-lieu et alignés face au mur de l'hôtel du Midi, sur une étroite bande de terrain en pente. Ils doivent rester là, debout sur la pointe des pieds, pendant près de trois heures.

Les nazis font sortir les écoliers de leur car où ils sont confinés depuis le début du jour et rassemblent la population de Bernex devant l'hôtel. Les malheureux, à la moindre défaillance, sont frappés à coups de nerfs de bœuf. Ils subissent le martyre sous les yeux des enfants et des villageois. Le curé Coffy, qui tente de s'interposer, est cravaché par un officier. Certains maquisards ont les yeux crevés à coups de crosse de fusil. Epuisés, pantelants, meurtris et défigurés par les coups, ils sont ensuite lâchement assassinés. Pierre Guérin lève une image du Sacré Cœur. L'officier, chargé des coups de grâce enlève l'image pieuse des mains de Pierre et lui jette au visage. Les rafales de mitrailleuse crépitent et retranchent du nombre des vivants cinq jeunes garçons au sortir de l'adolescence.

*Ainsi moururent Attilio Daltoso, 23 ans, de Talange dans la Moselle, Albert Dantand, 25 ans, de Thonon, Pierre Guérin, 22 ans, de Villedieu-les-Poêles - (Manche), ancien marin sur la Marseillaise, venu là après Toulon, Pierre Long, 20 ans, de Thonon, et **Pierre Thomas, 20 ans, de Lyon.***

Les neuf morts et quelques blessés sont rassemblés par les nazis.

Il est une heure et demie de l'après-midi, les coups de feu cessent. Neuf chalets et une ferme brûlent sous le Mont César, le long du chemin de La Creusaz au col.

Les Allemands regagnent leurs camions en chantant, les bras chargés des victuailles et du butin pillés ici ou là, dans les fermes de Bernex.

Vers quatorze heures, tout est fini. Les barbares sont partis, laissant derrière eux le sang, les flammes et la haine. Les villageois se ressaisissent. On se hâte de fabriquer des cercueils et de faire des sépultures dignes pour les morts, tandis que l'on prodigue des soins aux enfants choqués, rassemblés à l'école. Ici on ne garde aucune rancune envers les jeunes maquisards, bien au contraire...

Notes:

FTP Francs Tireurs et partisans

FTP : Francs tireurs et partisans français

S.T.O Service du Travail Obligatoire créé par les allemands en 1942.

M.U.R : Mouvements unis de la Résistance fondé en en Janvier 1943.

Milice : Organisation paramilitaire fondée par le gouvernement de Vichy chargée de lutter contre la Résistance

Sources :

Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon. Madame Chantal JORRO, responsable du centre.
Archives communales de Combs-la Ville. (Mlle Corinne LANGUILLE)
Archives personnelles